

VÉRONIQUE HALLEREAU

**Soljénitsyne, un destin**  
*Portrait littéraire*

EXTRAITS

## Table

- 2007 – Prologue
- 1945 – L'arrestation
- 1953 – La relégation
- 1956 – Le retour
- 1962 – *Ivan Denissovitch*
- 1965 – La perquisition
- 1968 – L'affrontement
- 1973 – *L'archipel du Goulag*
- 1978-1980 – L'exil américain
- 1989-1991 – L'appel du changement
- 1994 – Le retour par l'Est
- 2003 – La vieillesse

2007

## Prologue

Le vent soufflant dans la masse des feuilles me fait lever les yeux de mon livre. Je regarde par la fenêtre. Les arbres ploient, les feuilles s'agitent, diversement éclairées par le soleil qui s'éloigne vers l'ouest. La lumière encore vive dehors, l'animation de la nature emprisonnée dans les cours de notre bloc et les immeubles de briques beiges d'époque stalinienne, me donnent envie de quitter ma chambre. Un désir soudain de laisser le livre et de marcher dans l'herbe, de quitter la ville... mais où aller ?

Le parc voisin ne me tente guère – trop fréquenté. Il faudrait prendre le métro, ou même un *électrichka*<sup>1</sup>. Le temps nécessaire m'accable déjà, et je renonce.

Troïtse-Lykovo n'est pas si loin, pourtant ; à vol d'oiseau, peut-être cinq kilomètres. Là-bas, le long de la Moscova, les arbres sont nombreux, et les habitants si discrets que parfois l'endroit semble désert.

C'est là qu'il vit. Que fait-il ? Il lit sans doute, écrit peut-être... Il entend le même vent, regarde les arbres de son parc.

La lumière du dehors l'appelle peut-être lui aussi à se promener un peu, mais, à ce moment de la journée, il a moins d'énergie, et il reste derrière la fenêtre, dans un fauteuil un peu dur, à regarder, à écouter, avant de reposer

---

<sup>1</sup> Ainsi appelle-t-on familièrement le train de banlieue.

les yeux sur son livre, sa feuille. Un article critique sur *La roue rouge*.

Il a quatre-vingt-sept ans. La vieillesse, la maladie, ralentissent ses gestes ; il ne peut plus faire tout ce qu'il y aurait à faire. Il écrit encore un peu, le matin. Il aime écouter la musique de Bach, celle de Schubert aussi.

Derrière les verres épais de ses lunettes, les yeux lisent encore, brillants et fragiles, ce que la main ridée écrit doucement. Au milieu du corps tombant en ruine, subsistent encore le souffle, la chaleur, la lumière, la pensée – la vie dans ses derniers éclats.

Je pourrais aller à Troïtse-Lykovo. Le métro n'y va pas, c'est un village paisible. Mais si l'on descend à la station Chtchoukiskaïa, un quartier en béton du Grand Moscou où la grisaille domine, il se trouve un bus qui va chez Soljénitsyne.

Je reprends ma lecture. Les travaux du colloque international consacré à l'écrivain, à l'époque de ses quatre-vingt-cinq ans, ont été publiés. Le livre s'ouvre sur des extraits du journal de bord de *La roue rouge*, journal tenu pendant trente ans. Régulièrement, des *Œuvres complètes* sortent alors que toute son œuvre n'est pas encore connue. C'est qu'elle comporte des milliers de pages !

Depuis sa jeunesse, il n'a cessé d'écrire, de prendre des notes. Sur l'histoire de son pays, sur son propre rôle dans cette histoire, et sur ses contemporains malmenés par elle. Même à la guerre, même en prison, au camp, malade ou en exil, il n'a cessé d'écrire.

Il n'y eut dans toute sa vie d'écrivain qu'une seule année de silence : 1945.

1953

### La relégation

*(Arrêté en 1945, Soljénitsyne a purgé une peine de huit années.)*

Il y a foule sur la place Rouge, malgré le froid et la grisaille de ce 9 mars. Dans l'air vibre une marche funèbre.

Sous le mur du Kremlin gisent des milliers de messages d'amour et de couronnes enrubannées de noir.

Au milieu de ces sombres couleurs émerge le Mausolée où repose Lénine et où va le rejoindre son ami, le camarade Staline. Les membres du Comité central du Parti, Béria, Molotov, Mikoyan, Khrouchtchev et d'autres, haussent le cercueil sur leurs épaules et, passant devant la garde d'honneur, le portent à l'intérieur du Mausolée.

Les dernières notes de la marche funèbre deviennent les premières de l'hymne soviétique. La succession est ouverte entre les porteurs.

Plus qu'un deuil national, c'est une stupeur. Le Tout-Puissant, l'Omniprésent, l'Omniscient du Kremlin est mort. Quel avenir est maintenant possible ? L'URSS avait fini par devenir inimaginable sans Staline.

De Tallinn sur la Baltique au port de Magadane sur le Pacifique, de Vorkouta au-delà du cercle polaire aux steppes du Kazakhstan, les haut-parleurs ont craché l'incroyable nouvelle. L'Europe de l'Est, libérée et assujettie par l'URSS d'un même mouvement de canon, prend le deuil. Les Partis communistes du monde entier appellent à verser des larmes. Que Paul Eluard eût été triste !

Sur la place centrale de Kok-Terek, deux cents personnes pleurent d'accablement. Parmi elles se trouve Soljénitsyne. Mais lui ne pleure pas ; il réprime même difficilement un élan de joie. Une seconde libération !

Le 9 février, il a été relâché du camp d'Ekibastouz, situé dans la steppe au nord-ouest du Kazakhstan, et, après huit années passées dans les prisons et les camps, il est arrivé sur son lieu d'« exil à perpétuité », Kok-Terek, en bordure sud du désert de Bet-Pak-Dala. (...)

1962

*Ivan Denissovitch*

[...]Les vacances durent être abrégées, Tvardovski [directeur de la revue *Novy Mir*] le réclamait impérativement à Moscou pour lui annoncer une grande nouvelle. Lébédév avait lu *Ivan Denissovitch*, qui lui avait plu. Il le montrerait personnellement à Khrouchtchev. Mais il voulait que Soljénitsyne modifie d'abord son récit. Nouvelle réunion du comité de rédaction de *Novy Mir*.

La liste des changements demandés était assez longue. Le capitaine Bouïnovski, ancien membre du Parti, qui se retrouve à la fin du récit dans la prison du camp pour un geste héroïque, devait être dépeint comme un héros entièrement positif, sans pointes satiriques. Il devait être clairement dit que Staline était le responsable des dysfonctionnements observés. Et pourquoi Choukhov ne blâmait-il pas les nationalistes ukrainiens du camp ? Un membre de la revue, Démentiev, demandait qu'Aliocha, un baptiste, ne parle pas de Dieu. Les prisonniers devaient garder l'espoir d'une libération. Les entendre parler de leurs gardiens comme de « vermines » était pénible. D'une manière générale, la langue comportait trop de grossièretés.

Devant l'ampleur des exigences, Soljénitsyne se sentit découragé. La publication impliquait sans doute un compromis. Mais jusqu'où aller ? Il répondit qu'il n'accepterait pas que les changements altèrent le sens du récit. Tvardovski se montra conciliant : bien sûr, lui seul

décidait en dernier recours, il n'était pas tenu d'obéir à quiconque pour ce qui concernait son œuvre.

Fallait-il se draper dans sa fierté d'écrivain libre et refuser la censure, quitte à n'être jamais édité, ou accepter des coups de ciseaux qui n'atteignaient pas l'essentiel ? Il choisit la seconde solution et s'arrangea pour limiter les changements. Il ajouta une critique des nationalistes ukrainiens et la plaça non pas dans la bouche de Choukhov, mais dans celle du communiste Bouïnovski, ce qui était dans la logique d'un personnage pour qui un Ukrainien est soviétique avant d'être ukrainien et permettait de modérer le jugement. Il atténua la satire de Bouïnovski et évoqua une fois Staline, mais de manière détournée, par le surnom de « Vieilles Moustaches » qu'ils avaient utilisé dans leur correspondance, Vitkievitch et lui. Au bout de trois jours, Soljénitsyne rendit le manuscrit corrigé. Au tour de Lébédév de se prononcer.

De nouveau, l'attente. [...]